

Prof. Georges Dumas

Discurso proferido pelo

Prof. FABIO BARROS

na sessão de recepção desta Faculdade realizada em 21 de dezembro de 1917

Monsieur le Professeur.

Appelé par mes confrères de la Faculté de Médecine à parler devant vous pour vous remercier de votre honorable et bienveillante présence dans cette maison où on travaille pour la science et, plus que pour la science, pour un noble idéal d'affranchissement intellectuel et moral, je sens très vivement tout le poids de la tâche qui m'est échue.

Je m'en réjouis. Plus cela sera difficile, plus j'aurai de droits à votre indulgence.

Je compte, donc, que vous voudrez bien agréer mes excuses si, dans le seul espoir de vous être agréable, j'ose m'exprimer en votre langue.

Laissez-moi vous dire maintenant que, dès longtemps, vous avez conquis notre sympathie et notre reconnaissante amitié.

Pour ma part, je vous dois quelques heures délicieuses de plaisir spirituel et de paisible méditation.

Oui, Monsieur le Professeur. Bien avant le jour que je tiens pour un des plus précieux de ma vie intellectuelle, où j'ai l'honneur de vous adresser personnellement la parole, j'avais déjà éprouvé l'attrait irré-

sistible de vos créations scientifiques et philosophiques; j'avais déjà goûté, presque ébloui, la vivante beauté de vos dispositions littéraires; j'avais senti le charme qui se dégage d'une haute pensée unie à un cœur droit, dans la finesse et la clarté de vos analyses, dans la profondeur et la sincérité de vos opinions, dans l'originalité et le relief de vos idées, chaque fois que vous nous les dévoiliez dans des livres qu'on relit toujours avec plaisir.

Je viens de refaire cette promenade intellectuelle à travers vos idées et vos pensées. Si j'y ai trouvé les mêmes impressions d'autrefois, tout aussi vivantes et fraîches qu'alors, j'en remporte de nouvelles qui me raffermissent dans l'admiration et le respect de celui qui les a éveillées.

Je viens de relire les pages empreintes de sagacité et d'un inépuisable souci de vérité de «La Tristesse et la joie», où l'homme de science égale le philosophe, grâce à cet esprit d'examen et de doute qui seul rend possible la science, en évitant l'écueil du pire des dogmatismes, le dogmatisme scientifique.

En ramenant sur le champ des controverses les deux doctrines rivales, l'intel-

lectualiste et la physiologique, vous avez tenté leur conciliation. Vous y avez réussi au prix d'un labeur opiniâtre et d'une logique inébranlable.

Je ne crois pas qu'on puisse changer un seul mot à vos savantes conclusions.

Maintenant qu'on vous a lu, qu'on est guidé par votre puissant raisonnement, qu'on a recours aux matériaux précieux ramassés de vos mains habiles : maintenant qu'on peut refaire vos observations et vos expériences au jour d'une clairvoyante critique scientifique dont vous avez donné le superbe exemple, rien ne semble plus simple que ces idées nouvelles que vous avez conquises à la psychologie des sentiments.

C'est de votre faute, Monsieur le Professeur. Vous apportez une si éclatante lumière dans tout ce qu'abord votre esprit, qu'on est excusé de s'y méprendre. Tout ce qu'il y a de sombre, d'obscur, de trouble dans n'importe quel problème, si vous le présentiez, devient, tout d'un coup, clarté éblouissante.

Ce n'est pas l'occasion de faire le dénombrement de tous vos ouvrages, signalant du bout du doigt les arêtes plus saillantes.

Votre esprit ne gagnerait rien à être entrevu par des trous percés çà et là dans l'édifice si magistueux que vous bâtissez. Il faut vous y voir à l'oeuvre. Il faut y pénétrer hardiment, tous les sens prêts pour jouir des innombrables beautés qui s'y cachent.

Je ne fais donc, que citer, en passant, des travaux tels que «Les états intellectuels dans la mélancholie», «Le Sourire», «Tolstoï et la philosophie de l'amour» et bien d'autres où vos qualités d'observateur et d'analyste ont fait des merveilles.

Mais, si vous m'accordez encore quelques instants, je rappellerai un des livres qui a le plus largement influencé mes idées de jeunesse. Je veux parler de la plus réussie des analyses qu'on ait jamais faite sur Auguste Comte.

On a beaucoup écrit sur Comte. Souvent on a parlé mal de lui. Quelques fois aussi on a parlé bien. Presque jamais on n'a par-

lé juste parce qu'on le fait avec emportement et avec passion. Les uns en le dénigrant, les autres en le louant tous ensemble ils l'ont déformé et nous en font voir l'oeuvre saisissante sous une lumière disconvenable pour bien la juger.

Vous avez pris à coeur de rester dans le vrai et vous vous êtes unis à la besogne sans y apporter d'autre passion que celle de la justice.

Ce procédé de critique psychologique qui met l'homme à coté de son oeuvre, en les éclaircissant la part du milieu et du moment, dans le quel vous français excellez, vous a permis de trouver la vraie place de Comte parmi ses contemporains. Donc, tout ce qui il y a d'extravagances ou d'exagérations dans ses propositions, tout ce qui a l'air choquant ou hardi dans ses prétentions, se dissipe d'un coup et il reste, dans sa foi messianique, partagée par bien d'autres penseurs de ces temps, le plus grand créateur de valeurs qu'a vu son siècle.

Il a, peut-être, commis des erreurs; il n'en a commis plus que d'autres qui, pourtant n'ont toujours donné les exemples de désintéressement qu'il nous a legué et aux quels vous avez porté un si remarquable et éclatante témoignage.

Puis, Monsieur, en vrai médecin, qui n'aime pas à chicaner avec les accidents morbides qui frappent la nature humaine et sait ce qu'il y a de déplorables conséquences matérielles et plus encore morales dans un diagnostic, mal posé, vous avez pris sur vous d'effacer une des plus troublantes et malveillantes accusations qui aient tombé sur la tête de votre philosophe : celle de sa maladie. Et vous avez réussi à signaler avec une évidence incontestable, avec une sûreté parfaite, les limites de cette crise qui n'a aucunement brisé, dans la suite, l'unité mentale et morale de l'éminent fondateur de la science sociale. Avec ça, vous avez, du même coup, répondu à ceux qui se disputent encore sur l'unité de son oeuvre. Et c'est dommage, de voir des esprits si soucieux de justice et de vérité, tel que Stuart Mill, donner des mar-

ques d'une inexcusable légereté, lors qu'ils s'appliquent à l'analyse du Positivisme.

À vous le mérit d'avoir défait toutes ces légendes

Voilà pour les detracteurs de Comte, pour ceux qui se plaisent de faire des détresses d'un jour l'humillante condition de toute une vie. Mais je m'en doute que ceux qui l'accusent se payerais bien d'être fous, si la rançon de la folie était d'élever des monuments tels que le *Système de Politique positive*.

Ce livre qui vous honnore, nous fait voir Comte tel qu'il l'est, sans de vaines louanges, sans de perfides insinuations.

Grâce à vous, bien de prejugués se dissipent qui l'enveloppaient et ne laissaient voir qu'à demi la grandeur presque inaccessible du genie.

Monsieur le Professeur. Je n'ai parlé de Comte que pour parler de vous. C'est à vous que nous devons nos hommages.

Mais vous n'êtes pas ici pour être loué. Ce n'est même par de nous que vous pouviez accepter une consecration.

Si j'ai insisté sur vos mérites, si j'ai tenu à nommer vos travaux, ç'a été pour vous convaincre qu'ils nous sont bien connus. En vaudrait-il la peine? Faut-il redire que c'est dans vos sources françaises (et vous en êtes une) que la jeune intellectualité brésilienne va puiser les materiaux dont elle nourrit son cerveau?

Par une ineluctable necessité, nous sommes les tributaires de cette glorieuse civilisation latine de la quelle vous êtes les plus fiers depositaires.

En ce moment orageux de l'histoire ou l'on veut vous en déposseder, il n'est pas seulement à un accord d'intelligences qu'on doit faire appel, mais au concert moral des peuples. Plutôt qu'à une correspondance intellectuelle, c'est à une alliance de coeurs qu' on doit aspirer.

C'est un devoir imprescriptible pour nous de travailler à une pénétration plus puissante et plus profonde de tous les peuples qui issus de la même souche latine, en ont conservé les traditions et prêchent le mé-

me idéal de concorde et de paix, en fondant leur salut dans cette idée de solidarité humaine qui est l'œuvre des vos moralistes.

S'il y a des peuples qui n'ont pas encore compris la haute mission que la destinée nous reserve, on les fera entrer, si c'est possible, dans notre communion. Mais qu'ils sachent au moins qui c'est à nous de mener la civilisation, pas à eux.

Nous ne pouvons rester en proie à un anachronisme historique et politique. Notre paix laborieuse et feconde ne veut pas être troublée par les menaces journalières d'un *corporalisme* ambicieux et enragé.

Heureusement que les penchants sympathiques finiront pour triompher dans le monde. Et quelle preuve plus rassurante que cette adhésion de peuples, chaque jour plus nombreux, à la cause que vous defendez.

Qu'il ya eu, qu'il y aura encore des victimes avant le jour radieux de la victoire ! Ceux-ci seront tous debout dans l'histoire. Ils sont morts en gloire, comme ils sont vécu en beauté, puis que c'est vivre en beauté, que d'avoir créé cette noble patrie française dans la quelle l'arbe de sagesse enfonçant ses racines aux profondeurs souterraines ou reposent les ancêtres de race, épanoui ses branches dans le ciel afin que les fruits tombant d'en haut, comme la lumière, puissent se repandre sur toute la terre.

Voilà, pourquoi nous sommes à vous.

Voilà pourquoi votre cause est aussi notre cause selon les engagements politiques de nos pays. Mais avant qu'elle le fût par la décision du gouvernement, elle l'était déjà par les voeux de nos coeurs brésiliens.

Et c'est ça qui rendra precieuse notre collaboration. Les alliances politiques peuvent ne pas être qu'une communion d'intérêts dont le peuple ne se soucie, presque jamais. Mais si l'âme nationale y prends part, c'est que l'y pousse la logique de ses sentiments avec la sureté d'un instinct qui jamais ne nous trompe. N'étant pas philosophe l'âme du peuple ne connait d'autres

raisons d'agir : Elle confond ses opinions avec ses sentiments.

Je suis convaincu qu'il y a entre les peuples ravis par un même idéal, des liens mystérieux, des correspondances cachées qui restent endormies pendant des siècles. Mas si quelque nécessité en fait l'appel, alors, mûs par ces ressorts morales dont personne ne suspectait l'existence, ces peuples unissent leur destinée dans l'histoire, vainquant d'un coup la distance qui les sépareraient.

Cette guerre formidable et brutale allumée par les plus execrables convoitises, a eu cet avantage qu'elle a évoqué en nous des sentiments dont des longues années

d'une vie pacifique ne permettaient pas l'épanouissement.

Mais ils se sont éveillés, je vous assure, dans la plénitude de sa force.

Sur cette affirmation je me tais. J'ai accompli ma tâche. J'aurais dû le faire, si les traditions académiques n'en exigeaient davantage, avec deux mots seulement : France, Brésil !

Puissent nos deux patries vivre unies dans l'histoire comme je les unis en ce moment, dans mes vœux.

Veillez bien cueillir, Monsieur le Professeur, les hommages amicales que je vous apporte, au nom de la Faculté de Médecine.